



La Bretagne galante

De La Couyère à Saint-Jean-du-Doigt. Chez la veuve X. à Cythère. Ce pourrait être l'intitulé d'un guide rose ! Non. Juste mon doublage d'une somptueuse exposition nantaise qui tamise, à la lumière du printemps, l'écume poudrée des plus belles œuvres dix-huitième dans les collections régionales bretonnes.

■ PAR VINCENT QUÉAU

Éloge de la sensibilité. Peintures françaises du XVIII^e siècle des collections de Bretagne.

Musée d'Arts de Nantes. Du 15 février au 12 mai 2019

Commissariat : Sophie Lévy, Adeline Collange-Perugi, Guillaume Razerouni

Délaissions les petits sabots hagiographiques de la duchesse Anne, otage politique de qui les regroupements régionaux ont semblé préserver l'héritage, et chaussons des mules autrement luxueuses, en satin de soie beurre frais rebrodé de cannetille d'or, montées sur talon bobine à claquement sec, comme doit en porter la *Princesse de Lamballe* sur son grand portrait par Jean Laurent Mosnier, trop souvent invisible dans la mairie de son fief. En nouveaux Rétif de La Bretonne, pénétrons-nous ainsi des grâces d'un siècle en passe de s'achever dans les noirceurs de l'anarchie reconstructive, quand l'illusion généreuse allait fomenter son application aux dépens de ses inventeurs... Nous connaissons alors toute la contradiction de cette fin de siècle qui émane de ce drôle de portrait d'apparat d'une princesse, sanguine à la main – à peine moins dérangeant que *Marie-Antoinette en Gaulle* au Salon de 1783 – et qui, à sa manière, chante aussi l'éloge de la simplicité... Simplicité de princesse, dira-t-on ! Effectivement, moires, marbres et perles eussent pu être troqués contre parure plus modeste mais nulle part de diadème... Car voilà bien Marie la folle, telle que se plaisait à la nommer son beau-père chéri, petit-fils de Louis XIV. Non à la manière d'une héroïne que le romantisme allait bientôt mettre en vogue, mais vue avec toute l'indulgence de l'amour paternel en ce siècle du tendre, de l'exquis et des nuances. Folle parce qu'en

cheveux, revendiquant cette passion pour le dessin qui, parmi ses autres caprices, contribuait à étourdir une vie conjugale désenchantée auquel le doux sourire du modèle semble l'écho résigné. Mosnier a su tout naturellement faire ressortir de beaux yeux universellement loués sans jamais qu'il soit possible d'y reconnaître, sans aide d'un cartel, l'héritière par alliance d'un titre, sans doute de complaisance, relevant toutefois une maison de Penthièvre qui se voulut souveraine par absence de progéniture mâle chez les derniers Montfort. La très haute et très puissante n'étant plus, reste la dessinatrice mélancolique, un peu follette... La pauvre, tout le monde le sait, finira mal. N'assombrissons rien.

L'âme à fleur de pinceau

Car ce panorama de la peinture française du XVIII^e siècle n'offre que des pages claires et brillantes. Ainsi, une section présentant des portraits permet, tout d'abord, de mieux percevoir l'évolution du genre par l'infléchissement de la rigidité de ses cadres. Nicolas de Largillière nous offre ainsi l'exemple du portrait introspectif et déjà hors de mode, destiné à faire survivre l'image d'une figure pensante, dans son *Autoportrait* où la franchise du regard soutient une palette – gris, bruns et ors – de la plus rembranesque rigueur. Suit toute une société, bretonne par mutation, soucieuse de témoigner de son affabilité (comme ce *Jospeh Delaselle*, armateur à Nantes, peint, probablement par Jean Ranc, le bras tendu vers les rivages de son

négoce), de sa bonté, comme cet *Anonyme* par François de Troy, enveloppant paternellement l'épaule d'un négrillon, ou encore de ses vertus, telle cette *Veuve*, attribuée au même, tonitruant carambolage de bruns et de noirs, d'ors et de rouges saumonés répartis en velours ras, pelucheux ou moiré, heureusement radouci par le violine d'un revers, et qui désigne d'un geste retenu l'effigie de l'absent dont elle invoque la mémoire. Plus loin, une *Marquise de Migieu* par Vien complique cette symbolique en offrant une rose assortie d'un regard amoureux à un éventuel pendant, tout en effleurant le buste de marbre d'un père, plus certainement que d'un mari... Ce darwinisme montre aussi une caste épistolaire, consciente de sa supériorité intellectuelle en ces temps des petites écoles, premier essai,

sous Louis XV, d'un enseignement généralisé de la lecture. Ainsi de ce modèle, toujours non identifié, qui pose devant Pierre Charles Trémolières en robe de chambre sur fonds d'in-folio annonçant la solidité de ses lectures. Ou de cette autre, *Anonyme* encore, par Adélaïde Labille-Guiard, somptueuse élégie de gris et reflet d'une âme qui agrippe un mouchoir en nous toisant de toute la conscience de son chagrin raisonné. En gris toujours cette *Femme* attribuée à Joseph Aved qui, dans une matière généreuse, anachronique et comme piochée chez un Manet de jeunesse, pâte grasse et large qui dématérialise les fronces d'un domino austère, peint la patience, l'indulgence, la douceur. Et même des portraits-charges, sans la moindre complaisance, qui interrogent : passe encore que *Suleiman Aga*



(Jean Bernard Restout), la janbiya fichée sur l'abdomen, incarne la sauvagerie obtuse d'un exotisme barbare, mais comment ce *Chevalier de Saint-Louis* a-t-il pu recevoir son portrait par Louis Tocqué pour le moins peu flatteur ? Ahurissement et idiotisme !

On voit plus loin des portraits presque professionnels... *La Camargo dansant*, dans sa jupe courte enfilée sur le « caleçon de précaution » qu'elle invente, semble bondir hors du tableau de Lancret grâce à l'artifice d'un éclairage violent tandis que *Voltaire*, entouré des paysans de Ferney croqués par Jean Huber, son paparazzo, campe le philosophe piqué d'agronomie altruiste sur le terrain de sa victoire, ce monde infini dont le grandiose pellucide du paysage alentour forme la métaphore.

Émois et prunelles...

Mais la mise en scène régit toujours la vie coutumière de ce siècle qui rogne sur l'étiquette. Le théâtre à la mode influence les passions qui doivent naturellement être vives. Aussi quel désespoir chez Christian Marie Colin de la Biochaye à la réception d'un billet (*La Mauvaise Nouvelle*) qui, même en 1794, blesse avant tout au cœur ! Quelle concentration déclamatoire chez le *Guitariste* de Greuze, quelle ingénuité dans sa *Jeune Fille au ruban bleu*, quel relâché dans son autre *Jeune Fille*, variation sur l'extase et la surprise, qui composent tous autant de têtes de caractère ! Et même la passion mesurée de *Tra le spine la rosa*, peint dans une palette au vert glauque par Jean Pillement, ancre la dévotion dans une mesure trouble et terrestre. Deux Lancret encore, *Avant le bal costumé* et *Arrivée d'une dame dans une voiture tirée par des chiens*, admirables échantillons de la fête galante, possèdent le charme imprévu de la mécanique d'un monde enjoué, aimable et enjôleur. Ces pendants charment aussi pour leur description de ce théâtre de la société où tout ne semble que jeu, manières, convenances et très certainement aussi faux-semblants. Ainsi une *Danseuse* de Frédéric Schall, égale à nombre des semblables sorties de son pinceau, a pu servir de réclame à cette protégée oubliée de la troupe royale qui, dans le froufroutement de sa polonaise chantilly, lorgne quelque petit-maître qu'elle rêve très certainement de soulager de sa peine ou de ses deniers...

Jean Huber.
Voltaire et les paysans de Ferney.
Vers 1770, huile sur bois, 31,8 x 36,3 cm.
Musée d'arts, Nantes, dépôt au château de Voltaire, Ferney.



Jean-Baptiste Greuze.
Portrait de Charles-Étienne de Bourgevin de Vialart, comte de Saint-Morys, enfant.
Vers 1782-1784, huile sur bois, 65 x 54 cm. Musée d'arts, Nantes.

Et Rousseau écrit l'*Émile*. Tel doit être le prologue de cet autre caractère distinctif du portrait au XVIII^e siècle qui révèle la peinture de l'enfant. Et s'ils figurent toujours dans les tableaux de Robert Le Vrac de Tournières comme preuve de vigueur dynastique, le règne de Louis XVI va leur concéder une parfaite autonomie. Greuze encore, mais aussi Louis Léopold Boilly dont un tableautin de la fille, tripartite en bruns, blancs, chairs, révèle une paternité comblée. Charme et bizarrerie, tel aussi se pose l'œil de Gros sur *Paulin des Hours-Farel* ; il signe là une œuvre d'un romantisme à la pâte gourmande bientôt désavoué par son adhésion à la doctrine de David et qui, par sa démonstration de sadisme, celle de l'enfant qui martyrise un chardonneret, pourrait tout aussi bien penser au précédent de Raphaël comme profession d'athéisme du meilleur ton dans la France de Robespierre...

La nature modèle de l'art

Sans réponse aux pontifications de Diderot, Chardin peignit ses chefs-d'œuvre. Ici, des *Prunes dans un panier* répondent à des *Pêches et des raisins* dans ce faire incomparable qui laisse ressortir en négatif le travail un peu provincial d'un Jean Valette-Falgores, intéressant comme disciple tardif des maîtres hollandais du siècle précédent et dont les trompe-l'œil à l'atmosphère un peu trop cristalline laissent regretter le poudreux délicat du maître du

simple. Un *Atelier de sculpteur* par Pierre Charles Duvivier, soit le rassemblement des emblèmes de la profession, exprime cette intransigeante quête d'une nature rendue sensible, morte ici, épouvantable ailleurs. Car le paysage du siècle ne se conçoit pas sans une « horreur délicate » qui, des bois sombres accueillant les violences cynégétiques d'Oudry aux Éruptions du Vésuve par le chevalier Voltaire, relèvent de la même fascination pour





Adélaïde Labille-Guiard.
Portrait de femme.
Vers 1787, huile sur toile,
100,6 cm x 81,4 cm.
Musée des Beaux-Arts, Quimper.

les outrances d'une Création capricieuse. Les douceurs titaniques des mythes revus par Pierre Henri de Valenciennes, *Biblis* ou *Narcisse*, ou les particularités atmosphériques du *Temple de Trianon* esquissé par Robert une journée d'orage, succèdent aux rivages tempétueux, écrits d'un poignet nerveux par Joseph Vernet

ou Jean Pillement dont une *Marine*, brumeuse de bleus métalliques, s'anime aux promesses d'un matin de halage... Distinguons enfin *La Rose enlevée* de Simon Julien, ravissant tableau d'un sous-bois propice à l'évasion onirique, allégorie surtout, et même transparente, du malheur promis aux jeunes filles... ■

À voir aussi

**Éloge du sentiment. Musée des Beaux-Arts de Rennes.
Du 16 février au 13 mai 2019**

Le pendant de l'exposition nantaise, présenté à Rennes, est pour sa part consacré à la grande histoire, antique, religieuse et mythologique dans la peinture du XVIII^e siècle.

70 tableaux y sont rassemblés, provenant de Nantes, Rennes, Quimper et Brest.

Nicolas de Largillière.
Nature morte avec instrument de musique.
1695-1700, huile sur toile, 79 x 87,3 cm.
Musée des Beaux-Arts, Quimper.